

faillibles. Les prétentions d'infailibilité augmentaient au fur et à mesure que la politique devenait de plus en plus fausse.

Après avoir concentré entre ses mains l'appareil de l'Internationale communiste, la fraction stalinienne reporta aussi tout naturellement ses méthodes sur les sections étrangères, c'est-à-dire sur les Partis communistes des pays capitalistes. La politique de la direction allemande est le reflet de la politique de la direction de Moscou. Thaelmann voit comment commande la bureaucratie stalinienne qui déclare contre-révolutionnaire quiconque ne reconnaît pas son infailibilité. En quoi Thaelmann est-il pire que Staline ? Si la classe ouvrière ne se place pas avec obéissance sous son commandement, c'est parce que la classe ouvrière est contre-révolutionnaire. Doublement contre-révolutionnaires sont ceux qui montrent à Thaelmann les dangers funestes de l'ultimatisme. Un des livres les plus contre-révolutionnaires est le recueil des œuvres complètes de Lénine. Ce n'est pas pour rien que Staline les soumet à une censure aussi sévère, surtout dans les éditions en langues étrangères.

Si l'ultimatisme est funeste en toutes circonstances, si en U.R.S.S. il signifie le gaspillage du capital moral du Parti, il est doublement insolvable dans les Partis de l'Occident qui ne font seulement qu'accumuler un capital moral. Dans l'Union soviétique, la révolution victorieuse créa tout au moins les prémisses matérielles pour l'ultimatisme bureaucratique sous forme d'appareil de coercition. Dans les pays capitalistes, y compris en Allemagne, l'ultimatisme se transforme en une caricature impuissante et entrave la marche du Parti communiste vers le pouvoir. L'ultimatisme de Thaelmann-Remmelé est avant tout ridicule. Et le ridicule tue, surtout quand il s'agit du Parti de la révolution.

Transportez pour un instant ce problème sur l'arène de l'Angleterre où le Parti communiste (à la suite des erreurs funestes de la bureaucratie stalinienne) n'est toujours qu'une partie infime du prolétariat. Si on admet que toute

forme de front unique hormis la forme communiste est « contre-révolutionnaire », le prolétariat britannique devra, de toute évidence, reculer la lutte révolutionnaire jusqu'au moment où le Parti communiste se mettra à sa tête. Mais le Parti communiste ne pourra se mettre à la tête de la classe autrement que sur la base de sa propre expérience révolutionnaire. Cependant l'expérience ne peut prendre un caractère révolutionnaire que par la voie de l'entraînement de millions d'hommes dans la lutte. Or, on ne peut pas entraîner dans la lutte les masses non communistes, et surtout les masses organisées, autrement que sur la base de la politique du front unique. Nous tombons dans un cercle vicieux dont il n'y a pas d'issue sur la voie de l'ultimatisme bureaucratique. Mais la dialectique révolutionnaire montra, il y a longtemps, cette issue ; elle démontra son efficacité sur une quantité innombrable d'exemples et dans les domaines les plus divers : combinaison de la lutte pour le pouvoir avec la lutte pour les réformes ; indépendance complète du Parti avec la sauvegarde de l'unité des syndicats ; lutte contre le régime bourgeois avec l'utilisation de ses institutions ; critique irréductible du parlementarisme du haut de la tribune parlementaire ; lutte implacable contre le réformisme avec les accords pratiques avec les réformistes dans les tâches partielles.

En Angleterre, l'inconsistance de l'ultimatisme crève les yeux à cause de la faiblesse extrême du Parti communiste. En Allemagne, les effets funestes de l'ultimatisme sont en partie masqués par la force numérique considérable du Parti et par sa croissance. Mais le Parti allemand croît grâce à la poussée des circonstances et non grâce à la politique de la direction ; non grâce à l'ultimatisme, mais malgré lui. Au surplus, ce n'est pas la croissance du Parti qui décide : ce qui décide, c'est le rapport politique réciproque entre le Parti et la classe. Sur cette ligne fondamentale, la situation ne s'améliore pas parce que le Parti allemand pose, entre lui et la classe, une haie de fil de fer barbelé d'ultimatisme.



IV

Les zigzags des staliens dans la question du front unique

L'ancienne social-démocrate Torchors (Düsseldorf) qui passa au Parti communiste, déclara dans son exposé officiel au Parti, à la mi-janvier, à Francfort : « Les chefs social-démocrates sont déjà suffisamment démasqués, et ce n'est que gaspillage d'énergie que de manœuvrer dans ce sens au moyen de l'unité par en haut. » Nous citons d'après le journal communiste de Francfort qui loue beaucoup cet exposé. « Les chefs social-démocrates sont déjà suffisamment démasqués ». Suffisamment — pour l'auteur de l'exposé qui passa de la social-démocratie au communisme (ce qui, bien entendu, lui fait honneur), mais insuffisamment pour ces millions d'ouvriers qui votent pour la social-démocratie et tolèrent, sur leur dos, la bureaucratie réformiste des syndicats.

Il n'est cependant pas besoin de se référer à un exposé isolé. Dans l'appel de la *Rote Fahne* (28 janvier), le dernier qui me soit parvenu, on démontre encore une fois qu'il n'est permis de faire le front unique que contre les chefs social-démocrates et sans eux. Pourquoi ? Parce que « personne de ceux qui ont vécu l'expérience des dix-huit dernières années et qui ont vu ces « chefs » à l'œuvre ne les croira plus ». Et qu'advient-il, demandons-nous, de ceux qui sont dans la politique depuis moins de dix-huit ans et même depuis moins de dix-huit mois ? Depuis le début de la guerre, plusieurs générations politiques se sont élevées qui doivent faire l'expérience de la vieille génération, ne serait-ce qu'à une échelle réduite. « Il s'agit précisément, — enseignait Lénine aux ultra-gauchistes — de ne pas prendre l'expérience vécue par nous pour celle vécue par la classe, par les masses ».

Mais même la vieille génération social-démocrate, celle qui a fait l'expérience des dix-huit années, n'a nullement rompu avec les chefs. Au contraire, c'est précisément la social-démocratie qui garde beaucoup de « vieux » qui sont liés au parti par de fortes traditions. Il est regrettable, bien entendu, que les masses apprennent si lentement. Mais il y a là une bonne part de responsabilité de la part des « pédagogues » communistes qui n'ont pas su dévoiler avec netteté la nature criminelle du réformisme. Il faut, tout au moins, utiliser la nouvelle situation où l'attention des masses est extrêmement tendue par le danger mortel pour soumettre les réformistes à une nouvelle épreuve qui sera, peut-être, cette fois-ci vraiment décisive.

Sans rien cacher ou atténuer de notre opinion sur les chefs social-démocrates, nous pouvons et nous devons dire aux

ouvriers social-démocrates : « Puisque vous acceptez, d'une part, de lutter en commun avec nous et que, d'autre part, vous ne voulez pas rompre avec vos chefs, nous vous proposons : obligez-les à commencer une lutte commune avec nous pour tels ou tels buts pratiques par telles ou telles voies ; quant à nous, communistes, nous sommes prêts ». Que peut-il y avoir de plus simple, de plus clair, de plus convaincant ?

C'est précisément dans ce sens que j'écrivis — avec l'intention préméditée de provoquer le sincère effroi ou la feinte indignation des imbéciles et des charlatans — que, dans la lutte contre le fascisme, nous sommes prêts à passer des accords pratiques de lutte avec le diable, avec sa grand-mère et même avec Noske et Zoergiebel (1).

Le Parti officiel viole lui-même, à chaque pas, sa position non-viable. Dans les appels au « front unique rouge » (avec soi-même), il met en avant régulièrement la revendication de « liberté illimitée des démonstrations, des réunions, des coalitions et de la presse prolétariennes ». C'est un mot d'ordre parfaitement juste. Mais dans la mesure où le Parti communiste parle de journaux, de réunions, etc. prolétariens et non seulement communistes, il met en avant en réalité, le mot d'ordre du front unique avec cette même social-démocratie qui édite des journaux ouvriers, organise des réunions, etc. Lancer des mots d'ordre politiques qui contiennent en eux-mêmes l'idée de front unique avec la social-démocratie et renoncer aux accords pratiques pour la lutte pour ces mots d'ordre — c'est le comble de l'incohérence.

Münzenberg, chez qui la ligne générale et le bon sens d'un homme d'affaires se disputent, écrivit en novembre dans *Der Rote Aufbau* : « Il est vrai que le national-socialisme est l'aile la plus réactionnaire, la plus chauviniste et la plus féroce du mouvement fasciste en Allemagne, et que tous les cercles réellement gauchistes (!) ont un intérêt énorme à empêcher le renforcement de l'influence et de la puissance de cette aile du fascisme allemand ». Si le Parti de Hitler est l'aile « la plus réactionnaire, la plus féroce », il en résulte que le gouvernement Brüning est, le moins qu'on puisse dire, moins féroce et moins réactionnaire. Münzenberg arrive ici furtivement à la théorie du « moindre mal ». Pour sauver les apparences d'ortho-

(1) Dans la revue française *Les Cahiers du bolchevisme*, l'organe le plus inepte et le plus ignorant de toutes les éditions de la bureaucratie stalinienne, on s'est accroché avec avidité à cette allusion à la grand-mère du diable, sans s'apercevoir, bien entendu, qu'elle a dans la presse marxiste un passé très ancien. Espérons que les ouvriers révolutionnaires ne tarderont pas à envoyer à cette même grand-mère, pour achever leur éducation, tous ces professeurs ignorants et de mauvaise foi.